

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



En hommage à Robert Charbonneau
Les Écrits du Canada français, n°57

Adrien Thério

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Éditions Jumonville

ISSN
0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1986). En hommage à Robert Charbonneau / *Les Écrits du Canada français, n°57*. *Lettres québécoises*, (43), 40–41.



En hommage à Robert Charbonneau

Les Écrits du Canada français, n° 57

Tout le monde connaît Saint-Denys-Garneau. Tous les professeurs de littérature québécoise, surtout ceux qui enseignent la poésie, l'incluent un jour ou l'autre dans la liste des auteurs à étudier. Saint-Denys-Garneau n'est pourtant pas le seul écrivain de cette période quasi nébuleuse qui va de 1935 à 1950. Il y a évidemment des raisons qui font que nous saluons de loin les romanciers de ce temps-là. Gens instruits, bien éduqués, intellectuels hors pair, ils ont voulu d'abord et avant tout faire la révolution intérieure avant de s'attaquer à une autre plus pressante qui les aurait obligés à jouer un rôle plus concret dans la société qui les entourait, et ils se sont perdus dans leurs ratiocinations spirituelles. C'est un peu dommage. Nous nous rendons peu compte aujourd'hui qu'ils ont préparé la Révolution tranquille et tout les chambardements qui sont survenus dans les années soixante.

C'est à l'un des écrivains de cette époque, le plus important après Saint-Denys-Garneau, Robert Charbonneau, que les *Écrits du Canada français* rendent hommage dans leur numéro 57. Charbonneau était d'abord romancier. Il a écrit quatre romans, ce qui n'était pas peu, à un moment où on ne pensait pas encore à faire de l'écriture le centre de sa vie. Mais Charbonneau était aussi essayiste et polémiste. Des détracteurs, il en a trouvé au Canada français mais il en a surtout trouvé en France. On avait, bien avant Robert Charbonneau, parlé d'une littérature française autonome sur les bords du Saint-Laurent, mais cela s'était dit entre nous. Cette fois, comme le fait remarquer Gilles Marcotte dans son article sur le livre de Charbonneau *La France et nous*, le débat s'élargit. Il s'agit de littérature bien sûr, mais il s'agit aussi de montrer que, comme Canadiens de langue française, nous n'avons plus, dans

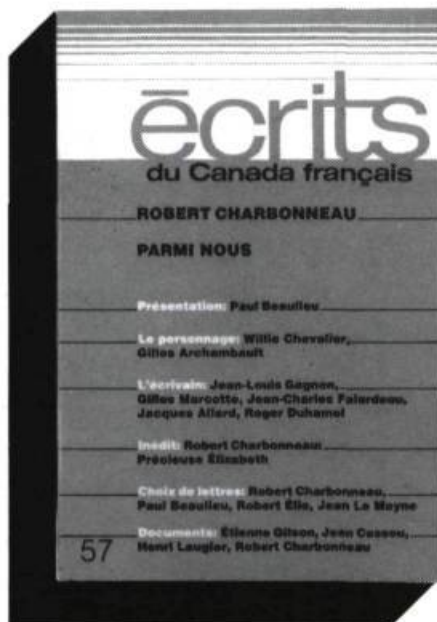
nos rapports avec les Français à montrer la moindre dépendance. Nous sommes assez mûrs pour savoir ce que nous voulons, nous avons assez de jugement pour décider nous-mêmes où sont nos intérêts.

On ne pourrait s'imaginer aujourd'hui que des écrivains français parmi les plus connus prennent la peine, dans des journaux, semaine après semaine, mois après mois, d'entretenir une polémique avec un ou deux écrivains québécois sur le bien-fondé d'une idéologie quelconque. Qu'est-ce qui avait bien pu piquer les Français dans les premiers articles de Charbonneau pour que des écrivains comme Aragon, André Billy, Jean Cassou, Étienne Gilson, Stanislas Fumet, François Mauriac, Émile Henriot, Jérôme et Jea Tharaud, prennent part aux débats avec autant de fougue? En France, jusqu'à ce moment-là, on considérait la littérature française du Canada comme la

branche d'un arbre. Selon Charbonneau, qui avait Étienne Gilson de son côté, il ne s'agissait pas d'une branche d'arbre, mais d'un deuxième arbre qui avait poussé à côté du premier. De dire Marcotte en commençant son article: «Quel débat, mes aïeux! Nous n'en avons jamais eu, et nous n'en avons pas eu depuis, d'une telle qualité d'expression, d'une aussi forte intensité».

Charbonneau a réuni en 1947 les articles qu'il avait écrits sur les rapports que nous devons avoir avec le peuple français dans un livre qu'il a intitulé *La France et nous*.

Gilles Marcotte fait le tour de la question ou de la querelle dans un article bien charpenté, bien documenté, intitulé *Robert Charbonneau, La France, René Garneau et nous...* Jean-Charles Falardeau y va d'un article d'une soixantaine de pages sur *Robert Charbonneau: le romancier modèle*. Il analyse quatre romans de Charbonneau à partir des éléments suivants, la narration, l'espace, le temps, les personnages, les thèmes et les symboles. Il termine par «Vision du monde dans les romans de Charbonneau». Jacques Allard a relu *Fontile* et il



en vient à la conclusion: «Oui: nous sommes d'actualité avec *Fontile*, vers 1940, n'en déplaise aux dames du Fémina qui vont sauter sur le *Bonheur d'occasion*». Roger Duhamel nous présente des «Petits poèmes retrouvés» du romancier. Précédant tous ces articles, une très belle présentation de Paul Beau-

lieu qui a non seulement connu tous les écrivains de l'époque 1935-1950 mais qui a été l'ami de plusieurs et a participé aux mouvements d'émancipation de cette époque. Enfin, après un inédit de Charbonneau, on nous offre un choix de lettres de 1931-1966. Elles en disent long sur les préoccupations de tous ces écrivains. Nous retrouvons ici, Robert Charbonneau, Paul Beaulieu, Robert Élie, Jean Le Moine, Étienne Gilson, Jean Cassou et Henri Laugier.

Ce numéro 57 des *Écrits* est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature québécoise. C'est un bel hommage à Charbonneau qui a dominé la vie intellectuelle au Québec pendant une vingtaine d'années.

Pour ma part, j'ai relu *La France et nous* et vous en propose quelques extraits. Le premier porte sur la culture canadienne-française et le deuxième est une lettre à René Garneau qui avait épousé la cause de ses détracteurs français dans cette querelle. □

Adrien Thério

Les *Écrits du Canada français*, 5754 avenue Déom, Montréal, Qué., H3S 2N4. Abonnement, quatre numéros: 25\$.

La Nouvelle Relève, juin 1946

Culture canadienne française

En 1763, dit l'édition scolaire de l'Histoire du Canada, la France cédait le Canada à l'Angleterre pour toujours. Ces mots ont fait rêver bien des générations de petits Canadiens. Après un héroïque effort de plus de deux siècles, la France fut forcée de se retirer des «arpents de neige».

Mais si la France renonçait au Canada pour toujours comme le dit naïvement la petite histoire, les 60,000 Canadiens, eux, ne renonçaient pas à la France. Ces 60,000 sont devenus près de 4,000,000. Ils sont restés Français par l'esprit, par la culture, par la volonté d'être eux-mêmes, mais Français du Canada.

Depuis 1763, le Canada, pays d'Amérique, pays bilingue, pays d'allégeance britannique n'est plus lié à la politique, à l'économie, ni à l'évolution morale et philosophique de son ancienne mère patrie. Si les sources culturelles sont les mêmes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle,

la filiation ne s'étend plus au delà que sous forme d'emprunts. Ainsi au XIX^e siècle, voyons-nous quelques-uns de nos écrivains imiter Hugo ou Lamartine. Ils ne sont pas eux-mêmes. Ils se cherchent du côté de la France, et ne se trouvent pas. Ils ne sont plus Français et refusent de l'admettre. À la fin du XIX^e et au début du XX^e des Canadiens songent à retourner en France. Ils vont étudier, se perfectionner, retrouver la source. Elle est tarie pour eux parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sont différents. Parfois admirablement doués, ils se découragent à vouloir imiter et ne donnent aucune oeuvre d'envergure. Ni Français, ni Canadiens, ils végètent entre les deux nationalités, entre les deux mentalités. On le leur fait bien sentir des deux côtés.

Alors qu'il existe des littératures suisse, belge, suédoise, norvégienne, etc., jusqu'à 1920, il n'existe pas à proprement parler de littérature canadienne. *L'Ordre*

fondé par Olivar Asselin, puis *La Relève*, en 1934, vont grouper des écrivains, le encourager, les pousser à créer une oeuvre véritablement canadienne. Pour cela, il faut cesser de penser en provinciaux. Le groupe de *La Relève* s'efforce de se libérer patiemment. Il lui faudra dix ans pour réussir. Mais il sortira de cet effort une littérature humaine. Si nous insistons sur ces deux mouvements, c'est qu'ils constituent des centres de discussion, de travail, d'entraide et qu'ils demeurent. À côté de ces mouvements, de ces écoles si l'on y tient, d'autres groupes se forment. L'émulation agit; la pensée rayonne. Vers 1940, les lettres bourdonnent d'une activité fébrile. Plusieurs écrivains, et des meilleurs ont cependant travaillé seuls. Ils n'en ont que plus de mérite, tels sont les écrivains de la génération de Ringuet et de Desrosiers. Ces deux derniers ont été édités à Paris avant la guerre.